

7 NOVEMBRE 1993

RHONE-LYON

7 FRANCS

UN AN APRES

Quand s'éternise l'exil



Photo Vincent D'ARMENT

Christine
Mérigot

Page 3

Arrivés en France le 7 novembre 1992 dans le cadre de l'opération "1000 enfants à l'abri", organisée par l'association Equilibre, les petits Bosniaques ne devaient rester que huit mois dans leurs familles d'accueil. La guerre en a décidé autrement...



LES REFUGIES BOSNIAQUES D'EQUILIBRE

Arrivés en France le 7 novembre 1992, dans le cadre de l'opération « 1000 enfants à l'abri », organisée par l'association Equilibre, ils devaient rester huit mois dans des familles d'accueil.

La guerre qui déchire leur pays en a décidé autrement, rendant leur départ impossible. Que sont-ils devenus ? Vivent-ils toujours avec ceux qui les ont accueillis il y a un an ? Il y a eu des tensions, des changements de mode d'accueil, mais les enfants ont tous eu une rentrée scolaire normale. Pour leurs mères, la situation est souvent plus délicate



La petite Sophie-Aïda a vu le jour le 15 mars dernier à Beynost. Elle est la seule enfant bosniaque à être née en France

Que sont-ils devenus ?

C'était il y a un an : 1 054 mères et leurs enfants, venus de Bosnie avec un convoi de l'association Equilibre s'apprêtaient à passer leur première nuit en France sur des lits de camp. Et dès le lendemain matin commençait le défilé des familles d'accueil, qui devaient les recevoir pendant huit mois.

Aujourd'hui, 853 de ces réfugiés sont toujours là car l'aggravation des combats dans leur pays a interdit un retour que beaucoup continuent néanmoins d'attendre avec impatience. Car un tiers des femmes a encore un proche -mari, enfant, père ou mère- en Bosnie, et souhaite le rejoindre le plus vite possible.

Depuis un an, bien des situations ont évolué, et même si la solidarité des débuts ne s'est pas démentie, de nombreuses familles n'ont pas pu assumer seules l'allongement du séjour. Difficultés de cohabitation et poids de la charge financière et administrative ont fait que les modes d'accueil ont évolué au fil des mois.

Aujourd'hui, les collectifs se multiplient et la moitié des mères et de leurs enfants disposent d'un logement indépendant, financés par ces collectifs qui se sont substitués aux familles d'accueil initiales, où en ont pris le relais. Au mois de septembre, les enfants qui sont tous scolarisés, de la maternelle à la seconde, ont connu une vraie rentrée. Pour eux, la langue n'est plus un barrage, ils parlent tous français et se sont intégrés sans difficulté majeure. « Au début, les instituteurs nous disaient qu'ils faisaient des dessins catastrophiques, explique Elisabeth, responsable de la cellule « 1 000 enfants » à Equilibre, mais maintenant, ils remplissent leur page, ils mettent des couleurs gaies, ils vont bien ».

Pour leurs mères, en revanche, l'adaptation a été plus difficile et certaines ont changé plusieurs fois de famille d'accueil. Aux différences culturelles, dépressions plus ou moins graves et problèmes de communication sont en effet venus s'ajouter, pour certaines, l'annonce de la mort d'un proche resté en Bosnie et pour beaucoup l'absence de nouvelles. D'autres se sont montrées si exigeantes vis à vis de leur famille d'accueil qu'Equilibre a dû leur envoyer, en octobre, une lettre de mise au point, leur demandant « d'avoir un peu de reconnaissance » pour leurs hôtes et d'inscrire en elles « la notion de tolérance et de partage » qui anime les familles d'accueil.

« Elles se rendent de plus en plus compte qu'il leur faut apprendre le français », constate Elisabeth. Elles sont une centaine à avoir trouvé un travail, souvent précaire et à temps partiel et la plupart du temps sous-qualifié, ménage et vendanges par exemple. Mais ces emplois sont néanmoins primordiaux pour celles qui cherchent à acquérir leur autonomie. Depuis le mois de juin, elles peuvent bénéficier de prestations familiales et sociales, et leurs autorisations provisoires de séjour, sont reconduites de 6 mois en 6 mois.

Quelques unes sont sorties de la structure « Equilibre », comme cette femme, accueillie à Beynost et dont le mari est arrivé en France cet hiver avec le Haut Comité aux Réfugiés. Le couple a demandé et obtenu le statut de réfugié politique, et a quitté la région. Cinq ou six autres femmes ont été également fait récemment une demande d'asile. Quelques unes sont reparties en Bosnie, au début de l'année, à leur demande et convoyées par Equilibre qui s'était engagé à rapatrier -dans la mesure du possible- ceux qui le souhaitaient. Trois autres familles, dont une accueillie à Communay, ont quitté la France pour l'Autriche, la Suède et l'Allemagne.

Pour celles qui restent, l'avenir s'écrit en termes d'incertitude. Partir, pour aller où ? Rester, pour quoi faire ? Alors elles attendent. Des nouvelles, la fin de la guerre, l'arrivée d'un proche et cette attente dure depuis un an maintenant.



UN DOSSIER
DE CHRISTINE
MERIGOT

Dervicha, 34 ans, a quitté la Bosnie alors qu'elle était enceinte de Sophie-Aïda. Aujourd'hui, elle vit à Beynost et possède une certaine indépendance mais elle trouve le temps long : elle n'a aucune nouvelle de son mari depuis son départ

A Beynost (Ain) : une mairie sous contrat

Quand Equilibre a lancé l'opération « 1 000 enfants », la municipalité de Beynost s'y est engagée. Elle accueille donc depuis un an des mères et leurs enfants, quatre familles au début, trois depuis le départ d'une jeune femme qui a rejoint son mari réfugié à Cajars.

Dès leur arrivée, ces familles ont pu disposer d'un hébergement autonome. La mairie, qui a voté un budget de 300 000 francs a d'abord loué des locaux appartenant à une congrégation religieuse. Et, deux fois par semaine, un élu accompagnait les jeunes femmes pour faire des achats payés par la mairie.

Au mois de juillet, alors que le « contrat » initial s'achevait, il a fallu trouver une solution. La mairie a donc décidé de rénover un logement dans un bâtiment voué à la démolition. Elle ne paie donc plus de loyer, mais seulement les charges (eau, chauffage, électricité) et continue de fournir des bons d'alimentation. « Certaines personnes nous font des réflexions, car elles ne comprennent pas toujours pourquoi ce logement a été refusé à des habitants d'ici et attribué aux familles bosniaques », poursuit le responsable de l'opération. L'accueil se poursuit néanmoins dans de bonnes conditions, même si l'incertitude commence à peser. « On

vit au jour le jour, on attend que quelque chose se débloque », poursuit la responsable, tandis que les trois mères s'adaptent plus ou moins.

La plus jeune, Amélie, 25 ans, parle maintenant français et restera probablement en France. Son ex-mari est remarrié en Allemagne, elle est arrivée avec sa fille Tea, 6 ans, et elle travaille dans un restaurant. Tea est rentrée au cours préparatoire à l'école de Beynost et sa mère est bien intégrée. Le jour où ses deux compatriotes s'en font, elle demandera probablement le statut de réfugiée.

Begeta et Dervicha ont 34 ans. La première est divorcée, mais son fils est resté en Bosnie avec son ex-mari, tandis qu'elle venait en France avec Alma, 11 ans. Même si elle cherche du travail, elle souhaite repartir dès que possible, tandis que sa fille fréquente une classe d'accueil pour enfants immigrés à Miribel. Dervicha, elle, est dans l'incertitude. Elle n'a aucune nouvelle de son mari depuis qu'elle est en France et, enceinte quand elle a quitté la Bosnie, elle a donné le jour le 15 mars à la petite Sophie-Aïda. Ses deux autres enfants, Semir, 5 ans et Semira, 3 ans et demi, vont à l'école maternelle et même si elle tente d'être plus indépendante, elle trouve le temps long.

Lyonnaise d'adoption ... et d'origine

« Pendant la nuit, on écoutait toujours, on attendait la première détonation, puis la sirène et il fallait descendre à la cave ». La guerre, Alexandra l'a vécue à Travnik, à 90 km de Sarajevo. Divorcée, mère de deux jeunes garçons, elle travaillait dans une banque. Une idée, née au printemps 92, s'est précisée au fur et à mesure que les combats de rues se faisaient plus fréquents et le ravitaillement plus aléatoire.

Alexandra avait en effet décidé de venir en France, de parcourir à l'envers le chemin effectué par Madeleine, sa grand-mère maternelle, en 1939.

Originaire de la région de Nantua, elle avait épousé un médecin yougoslave installé à Lyon où il avait fait ses études. Mais à la veille de la 2e guerre mondiale, il dut quitter la France, faute de pouvoir y exercer. Son épouse le suivit donc, avec sa fille Michelle, née d'un premier mariage et alors âgée de 10 ans. La famille s'installa en Serbie, la guerre fut terrible et, à l'âge de 16 ans, Michelle dut travailler pour survivre. En 1951, elle donna naissance à Alexandra et, l'année suivante, la famille partit pour Travnik, en Bosnie.

Alexandra, qui avait appris le français avec sa grand-mère et sa mère, commença des études supérieures de français et de latin, qu'elle abandonna quand sa mère tomba malade. Sa grand-mère et sa mère disparues, Alexandra continua à correspondre avec ses cousins français. Et quand la guerre éclata, elle leur écrivit, mais les lettres ne sont pas arrivées.

Fin septembre 1992, Alexandra rencontra par hasard, à Travnik, un prêtre français en mission huma-

nitaire et lui confia son courrier pour la France. Il parvint enfin à sa famille française qui, réunie en conseil, décida d'engager une procédure pour faire venir Alexandra. Mais un matin de novembre, le téléphone sonne chez une de ses cousines. « Je suis à Simandara, dans une famille d'accueil ». Alexandra et ses deux fils, âgés de 12 ans et demi et 11 ans viennent d'arriver avec Equilibre.

« Ça s'est passé très vite. Le samedi, une voisine de Travnik m'a dit que le lendemain, un médecin français devait venir voir des enfants malades pour les emmener en France. Comme mes fils avaient de gros problèmes de vue, nous y sommes allés et, le mercredi matin à 6 heures, nous partions avec le convoi d'Equilibre », témoigne Alexandra.

En France, sa famille est prise de court. D'un commun accord, on décide qu'Alexandra et ses fils resteront jusqu'à l'été chez ceux qui l'ont accueillie avec tant de chaleur à son arrivée. Les enfants sont scolarisés à Communay, et il faut du temps pour préparer un avenir : Alexandra envisage français.

Le 1er juillet, elle commence à travailler dans une entreprise de nettoyage, un emploi pénible mais auquel elle tient, pour s'assumer. Le conseil de famille lui a également trouvé un petit appartement à Lyon, fourni la caution et, depuis cet été, Alexandra y vit seule avec ses fils, qui ont effectué leur rentrée scolaire en CM2 et en 6e.

Et elle vient d'entreprendre des démarches pour obtenir la nationalité française dont elle se sent héritière.

Pouilly-les-Nonains (Loire) : l'accueil au village

Pouilly-les-Nonains, 1 650 habitants, à 8 km de Roanne. Quatre vingt habitants du village se sont mobilisés pour accueillir depuis trois semaines familles, hébergées dans un appartement adaptés pour elles dans le bourg.

Elles sont arrivées le 15 octobre de Chamonix où elles vivaient dans des familles d'accueil. Pouilly-les-Nonains a pris le relais, à l'initiative de Suzanne Burnot. « Ça n'avait pas été sollicitée à ce moment », a-t-elle noté. « Notre motivation était de sortir des enfants des bombes. Nos enfants étaient grands, il y avait des réserves dans le congélateur et des légumes dans le jardin, et il fallait faire quelque chose ».

En printemps, elle a été contactée par Equilibre, pour chercher des familles-relais prêtes à se constituer. Contact : avec la mairie, réunion du bureau

d'aide social, appel dans le bulletin municipal, l'idée a vite cheminé à Pouilly. Trente personnes assistaient à la première réunion le 23 juillet. Une quinzaine de jours plus tard, le collectif prenait forme et 80 habitants se mettaient aussitôt au travail.

L'un d'eux mettant à la disposition du collectif un logement dans une maison du bourg, il fallait le rénover et le meubler. Des bénévoles effectuèrent les travaux de plomberie, de peinture. D'autres donnèrent ou prêtèrent le mobilier, firent des dons ou encore s'engagèrent à verser régulièrement une contribution aux frais des familles. Et, dès le 15 septembre, tout était prêt pour accueillir les familles.

L'une des jeunes femmes, âgée de 34 ans, a deux petites filles de 3 et 6 ans, qui vont à l'école du village avec les autres enfants. Elle était professeur de mathématiques, et depuis 14 mois, elle n'a aucune nouvelle de son mari, dans un camp serbe. L'autre est âgée de 21 ans et mère d'une fillette de 18 mois.